



Jésus offrant au monde son Cœur Sacré.

D'après le tableau de Lafon.

qu
no
dis
sur



Sommaire du Numéro de Novembre 1901.

Pensée dominante : La Communion pour les morts. — Une voix du Purgatoire. — La Messe et le Purgatoire. — Les serviteurs de l'Eucharistie. Le T. R. P. Marie-Joseph Coudrin (*suite*). — Sujet d'adoration : Sur la Mort. — La Messe des revenants. — Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France : Madeleine de Chauvigny de la Peltrie. — Le Tabernacle (*cantique*). — L'Eucharistie et le Sacerdoce. — Traits et exemples.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Novembre 1901.

~~~~~  
La Communion pour les Morts.



CHACUNE novembre, quand, fouettées par la bise humide, les feuilles rougies s'abattent en tournoyant, quand la nature, hier si superbe, n'offre plus aux regards que la stérilité et la ruine, l'âme, en face de cette mort des choses, songe à la mort des êtres aimés. Le souvenir de ceux qui ne sont plus se réveille, et leurs âmes familières sortent des tombeaux qu'avait recouverts la mousse de l'oubli. Les voilâ de nouveau à notre foyer, évoquant la douceur des amitiés disparues, rouvrant la blessure des séparations, et jetant sur les joies factices de notre vie le voile mélancolique des

regrets. Leurs figures ont je ne sais quoi de triste, et en même temps de calme et de serein. Elles nous parlent d'un monde mystérieux où la paix embrasse la douleur, où l'expiation rayonne de l'amour, où le châtement s'enveloppe d'espérance ; où la justice se purifie à l'abri des atteintes du mal, et chaque jour monte plus haut vers l'éternelle Justice. Là, plus d'orgueil à réprimer, plus de passions à combattre ; plus d'erreurs de l'esprit, plus de fascinations de la chair ; plus d'embûches tendues sous les pas, plus de trahisons intimes ; plus de lâchetés, plus de défaites. Satan est à jamais banni de ce royaume conquis par le sang du Christ et pénétré de sa vie inamissible.

Et pourtant le Dieu qui les veut à Lui ne se montre pas à elles : le Roi qui les destine à sa cour les en exile. Il faut que se blanchisse la robe du festin ; il faut que se polisse la couronne, et que sur la ceinture immaculée s'enchâssent les gemmes sans défaut ni souillure. Tant qu'une facette manquera au diamant ou un rayon à l'aurole, le ciseau et le creuset poursuivront leur œuvre, et l'âme passera des entailles du fer aux étreintes du feu.

Tourmentée sans repos ni trêve, elle bénit pourtant l'éternelle Beauté qui la façonne à son image, et c'est ce qui lui fait l'expression résignée et douce sous laquelle elle se montre à nous. Mais sa souffrance est proportionnée à la pureté qu'elle revêt ; elle est inouïe comme cette pureté est parfaite. L'âme saigne à la fois des scories de péché dont elle se dégage, et des flèches d'amour dont elle percée. L'image de ses fautes et l'image du Dieu vivant la poursuivent ensemble, l'une pour la cribler de remords, l'autre pour la brûler de désirs, et de l'une à l'autre elle court, haletante, sous le fouet sans pitié de la Justice. Aucun moyen de soulagement pour elle : le temps du mérite est passé ; nulle satisfaction ne lui reste que celle de la douleur.

Je me trompe pourtant, et en vertu de cette admirable union des âmes qu'établit entre elles la vie du Christ, cette âme peut recevoir de nous ce qu'elle ne peut attendre d'elle-même. Nous pouvons étancher sa soif, adoucir son supplice, calmer l'acuité de sa peine et l'ardeur de son désir. Nous pouvons hâter le jour de l'amnistie entière qui lui ouvrira les portes de la patrie. De nos satisfactions jointes à celle du Fils, nous pouvons faire la rançon qui

la rachète, de nos larmes vivifiées par l'Esprit, la rosée qui éteint ses flammes cruelles.

Ah ! sachons-le, chrétiens, si le souvenir de nos morts s'attache à nous pendant ce mois avec une insistance plus pénétrante et plus plaintive, c'est que ces chers aimés mendient plus instamment nos suffrages, c'est qu'ils espèrent de nous des secours plus nombreux et plus efficaces.

Ne les leur ménageons pas : n'est-il pas doux de faire du bien, au delà même de la tombe, à ceux que nous aimions ; d'entrer ainsi avec eux en communication vivante, et, à défaut d'autre parole, de les entendre au moins nous dire : Merci ?

Multiplions pour eux les prières, les offrandes : faisons couler sur elles, par l'oblation du Sacrifice, l'océan des expiations infinies : communions pour elles à Jésus-Victime, afin de nous substituer à elles avec plus de divine puissance.

Avons-nous jamais bien compris que la communion des saints, qui fait tout notre pouvoir pour les secourir, trouve son expression la plus haute, sa cause la plus intime, sa réalité la plus vraie, son énergie la plus active, dans la Communion au Saint des saints, dans cette grande vie universelle, qui circule par l'Eucharistie dans les veines de l'Eglise et en anime les membres les plus éloignés ? Si nous ne valons pour aider nos frères que parce que le Christ vit en nous, puisons dans le Sacrement cette vie à sa source même, et nous en répandrons au loin les flots bienfaisants et libérateurs. Si toute satisfaction se fonde sur les trésors acquis par le Christ, l'Hostie accumule toutes ces richesses : si nous le voulons elles seront nôtres, nous les prodiguerons à notre gré. Et si nos morts ne peuvent être purifiés et sauvés qu'en la mort de Jésus, allons prendre à l'autel la Victime que transperce le glaive mystique, et que son sang, nous baignant d'abord de ses ondes, s'écoule ensuite sur eux jusqu'au fond des brûlants abîmes.

Nos mérites, nos bonnes œuvres, même les plus minimes, peuvent devenir autant de suffrages que Dieu accepte en faveur des défunts. Mais la Communion est l'acte saint, l'œuvre méritoire entre toutes : elle sera donc une satisfaction toujours agréée et une intercession infaillible.

Dieu exauce même pour ces pauvres âmes la simple prière de nos cœurs, le désir pieux qui monte vers son trône, porté sur l'aile de la charité chrétienne. Le cri de pitié que nous lui jetons émeut son cœur, désarme sa justice. Que sera-ce s'il voit en nous, et priant avec nous, le Fils bien-aimé à qui Il ne refuse rien et sur qui se fonde toute notre prière ? Que sera-ce quand Jésus lui-même inspirera nos supplications, leur communiquant l'ardeur et l'irrésistible élan de sa charité ?

Enfin, ce que nous pouvons faire pour les âmes qui souffrent, c'est de souffrir à leur place ; et toute œuvre pénible, laborieuse, accomplie par nous à leur intention, diminue d'autant la somme de leurs peines. Allons donc à l'Eucharistie, ce nouveau Calvaire où Jésus ne nous appelle que pour nous crucifier avec Lui. Opérons en nous le travail de purification difficile, de préparation minutieuse, de sainteté ardue et parfaite, que la Communion suppose ou produit. Buvons au Calice de Jésus la force d'accepter généreusement pour le soulagement de nos chers morts, toutes les épreuves de notre vie. Souffrir par le labeur nécessaire de la Communion, et dans la Communion puiser la grâce de mieux souffrir tout le reste, quelle puissance de satisfaction mise entre nos mains !

En dehors de ces œuvres où nos actes et nos mérites personnels jouent le principal rôle, l'Eglise met à notre disposition le trésor même des mérites et des expiations de Jésus-Christ. Les indulgences ne sont que le trop plein des satisfactions de la grande Victime : elles nous sont confiées avec une inépuisable largesse, et elles constituent la voie de communication la plus large, la plus facile qui nous soit ouverte vers les régions de l'autre vie. Mais pour mieux marquer la source d'où découlent ces bienfaits, l'Eglise met à toute indulgence tant soit peu importante une condition essentielle : la Communion. Elle veut que nous trouvions dans l'union même à Jésus le droit de puiser dans ses richesses ; en fait, pour que nous puissions en distribuer quelques parcelles, elle nous en livre la plénitude. Oh ! qu'elle est bien gagnée et bien acceptée, l'indulgence qui se fonde sur une communion pure et fervente !

Si donc nous sommes sensibles aux plaintes touchantes des défunts exilés du ciel, si notre cœur se fend à la

pensée de leurs supplices, donnons-leur en priant, surtout en communiant pour eux, des preuves d'une compassion efficace. L'Église, qui gémit avec eux parce qu'elle est mère, nous y invite de mille façons. Aidons-lui à parachever son œuvre sur ces fils lointains et d'autant plus chers.

Il y a quelques semaines, notre saint Père Léon XIII approuvait et indulgençait une courte prière qui résume tous nos moyens d'action pour le secours des pauvres âmes, donnant parmi eux à la Communion eucharistique la place d'honneur qui lui convient. Nous la répèterons chaque jour de ce mois : puisse-t-elle enflammer toujours davantage notre charité compatissante, et nous porter avec plus d'élan à la Table sainte !

#### Prière

Divin Cœur de Jésus, accordez, je vous prie, aux Ames du Purgatoire le repos éternel, à ceux qui doivent aujourd'hui mourir la grâce finale, aux pécheurs la vraie pénitence, aux païens la lumière de la foi, à moi et à tous les miens votre bénédiction. Je vous recommande, ô Cœur très aimant de Jésus, toutes ces âmes, et je vous offre pour elles tous vos mérites avec ceux de votre bienheureuse Mère, de tous les saints et les anges, et toutes les Messes, les saintes Communions, les prières et les bonnes œuvres qui se font aujourd'hui dans tout le monde chrétien.

(Indulg. de 100 jours, une fois le jour. Bref du 13 mars 1901).

---

#### ❖ UNE ŒUVRE EUCHARISTIQUE ❖ en faveur des Défunts

---

**L'**INSCRIPTION dans l'Œuvre des *Semaires Eucharistiques*, dont la contribution annuelle est de \$ 2.00, donne à la personne défunte droit à TRENTE-DEUX MESSES, et à une participation spéciale aux heures d'adoration, communions et bonnes œuvres de la Communauté du Très Saint Sacrement. Une gracieuse image est envoyée comme diplôme à la personne qui fait l'offrande, et quatre fois par an, elle est prévenue par une lettre du temps où les messes sont célébrées.



## UNE VOIX DU PURGATOIRE

Ayez pitié de moi, ayez pitié  
de moi, vous du moins qui fûtes  
mes amis. Job. XIX. 21.

O Frères ! O Sœurs ! O Amis ! quoi !  
depuis si longtemps que nous vous at-  
tendons et vous ne venez pas ; nous vous  
appelons et vous ne répondez pas ; nous  
souffrons de ces souffrances auxquelles  
rien ne peut être comparé et vous ne  
compatissez pas ; nous gémissons et vous  
ne nous consolez pas !

Hélas ! hélas ! tous ceux que nous a-  
vons aimés sur la terre de toute notre af-  
fection, nous ont abandonnés, nous pleu-  
rons au sein de cette sombre nuit, il n'est  
personne qui nous console.

Ah ! c'est fini, c'est à jamais fini ! ils  
nous ont tous oubliés et voilà que plus  
même un souvenir ne nous rattache à la  
terre !....

Partout c'est l'oubli : l'oubli sur toute  
une vie, qu'aucune parole ne rappelle  
plus ; l'oubli sur notre nom, que personne  
déjà ne prononce plus ; l'oubli sur notre  
tombeau que personne ne visite plus ;  
l'oubli sur notre mort, que personne ne  
pleure plus ; l'oubli sur la terre, l'oubli  
partout !

Malgré nos adieux si pleins de regrets,  
malgré nos protestations si pleines de

De profundis !



tendresse et malgré des serments si pleins d'immortalité, voilà pourtant où tout aboutit parmi les vivants, à l'universel oubli des morts !

Personne pour prier, personne même pour se souvenir !

Personne ! Ah ! je me trompe, il y a sur la terre un cœur qui n'oublie jamais, un cœur prompt à toute heure à venir au secours de ses morts délaissés : c'est le cœur de l'Église catholique, c'est le Cœur d'une Mère !...

Oh ! dit cette mère à ses fils désolés du Purgatoire, pour vous, nous offrirons à Dieu chaque jour, le sang de Jésus-Christ ; les célestes messagers le lui présenteront, et par lui vous serez bientôt affranchis de vos souffrances, et mis en possession de l'objet de vos désirs.

O Frères ! O Sœurs ! O Amis ! venez donc unir vos prières à celles de l'Église dans le Saint Sacrifice de la Messe ; c'est la prière au-dessus de toutes les prières et qui gagne le Cœur de Dieu.

Saint Jérôme vous apprend que, lorsqu'on célèbre la Messe pour une âme du purgatoire, ce feu d'ailleurs si dévorant, suspend son action, et l'âme cesse de souffrir tout le temps que dure la célébration du Sacrifice ; le saint docteur affirme même qu'à chaque messe qui se dit, beaucoup d'âmes sortent du purgatoire et s'envolent au paradis....

•••••

Miseremini mei !

## La Messe et le Purgatoire



SAINT Nicolas de Tolentino avait reculé longtemps devant la sublimité du sacerdoce ; ce qui le décida à se laisser imposer les mains, ce fut la pensée qu'en célébrant chaque jour il pourrait assister plus efficacement ses chères âmes du purgatoire ; aussi les anges gardiens des âmes délivrées par lui pourraient seuls dire avec quelle ferveur il s'acquittait de ce ministère d'intercesseur.

Une nuit du samedi au dimanche, Nicolas venait de s'endormir quand un esprit, sorti par la permission divine de sa ténébreuse prison, s'approcha du chevet du religieux en criant à haute voix : — Frère Nicolas, homme de DIEU, regardez, je vous en prie.

A moitié éveillé, Nicolas regardait son interlocuteur qu'il se rappelait avoir vu, mais sans parvenir à le reconnaître. Il lui demande enfin son nom. — Je suis Pérégrin d'Auximum, reprit l'apparition ; vous m'avez bien connu pendant que je vivais sur la terre ; et maintenant je suis tourmenté dans les flammes du purgatoire. Je vous supplie en grâce de célébrer la Messe des morts pour mon soulagement à moi en particulier et pour tous ceux qui partagent mes tourments.

— Que mon Sauveur dont le sang vous a racheté vous soit en aide, repartit simplement l'humble religieux ; mais pour moi qui suis désigné pour chanter aujourd'hui la messe solennelle, il m'est impossible de dire la Messe des morts.

Mais l'esprit insista : — Venez, vénéré Père, et voyez s'il est juste de rejeter les prières de la multitude si malheureuse qui m'a délégué vers vous et de nous abandonner si cruellement à notre effroyable sort.

Il sembla au saint qu'il suivait son guide mystérieux dans une partie reculée du désert, et là, dans une petite plaine, il aperçut un nombre considérable d'âmes qui lui criaient : — Ayez pitié d'une foule qui attend son secours

de vous. Car, si vous daignez offrir pour nous le saint Sacrifice, un grand nombre d'entre nous seront arrachées aux tourments qui nous dévorent !

Nicolas s'éveilla. Sous le coup d'une profonde émotion, il se répandit en prières et en larmes, intercédant auprès du Sauveur du monde pour cette multitude infortunée.



Dès l'aube il alla se jeter aux genoux de son supérieur et en obtint par d'instantes supplications d'être déchargé de l'office d'hebdomadier et de célébrer pendant toute la semaine la messe des morts.

Le huitième jour, Pérégrin apparut de nouveau à Nicolas et lui donna l'assurance que la plus grande partie de la multitude qui lui avait été montrée dans le désert avait, grâce à ses messes et à ses prières, obtenu sa délivrance et goûtait désormais les joies du Ciel.

\* \* \*

Le Bienheureux Henri Suso, l'une des gloires de

l'Ordre de Saint-Dominique, raconte que durant ses études à Cologne il avait fait avec un de ses condisciples un pacte, d'après lequel celui qui survivrait devrait, pendant un an, célébrer pour son ami chaque lundi la messe des morts et chaque vendredi celle de la Passion.

L'ami de Suso fut appelé le premier à paraître devant DIEU. Quelque temps après, le Bienheureux vit le défunt se présenter à lui tout défiguré par la souffrance et se plaignant amèrement de son infidélité à exécuter le pacte qu'ils s'étaient fixé. — " Mais, mon frère, dit Suso pour se justifier, je ne vous ai certes pas oublié ; si j'ai négligé de célébrer pour vous, j'ai chaque jour instamment recommandé à DIEU votre âme et je me suis imposé des mortifications pour hâter votre délivrance.

— Comment ! repartit le défunt, c'est là justement le sujet de mes plaintes ; car de tous les moyens que vous aviez de me secourir, vous avez négligé le plus efficace et le plus puissant. C'est le sang de JÉSUS-CHRIST, ajouta-t-il, c'est le sang de JÉSUS-CHRIST que je demande pour apaiser ces flammes qui me brûlent : c'est le saint Sacrifice qui me rachètera de ces tourments épouvantables. "

Le Bienheureux tout confus s'empressa de répondre à cet infortuné qu'il allait s'acquitter au plus tôt et que, pour réparer sa faute, il dirait encore plus de messes qu'il n'en avait promis.

En effet, dès le lendemain matin, plusieurs prêtres, à la prière de Suso, montaient à l'autel à cette intention, et pendant plusieurs jours ils continuèrent à célébrer la messe pour le défunt. Alors celui-ci apparut de nouveau à notre Bienheureux, la joie sur le visage et l'auréole des saints autour de la tête. — " Oh ! merci, mon fidèle ami ! me voici, grâce au sang du Sauveur, délivré des flammes expiatrices ; je monte au ciel et je ne vous y oublierai pas ! "

---

### Assemblée Générale des Semaines Eucharistiques des Défunts

L'Assemblée Générale des Semaines Eucharistiques des Défunts aura lieu à la Chapelle du Très Saint Sacrement, avenue Mont-Royal, le Dimanche 10 Novembre, à 3 h. 30. Il y aura Heure solennelle d'adoration et Procession du T. S. Sacrement, avec Indulgence plénière aux conditions ordinaires.

## Le T. R. P. Marie-Joseph Coudrin

FONDATEUR

de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie

(1768-1837)

et de l'Adoration Perpétuelle

*(suite)*

INVARIABLEMENT, après avoir distribué à l'assemblée le pain des anges, l'Apôtre prenait la parole. La miséricorde de Dieu, son amour pour les hommes, l'impénitence finale, la grande affaire du salut : tels sont les sujets qu'il aimait à développer, vérités impressionnantes dont se nourrissait l'auditoire. Il n'oubliait pas non plus d'insister sur les enseignements de l'Eglise pour préserver les âmes de la contagion des doctrines révolutionnaires. Cela dit, au signal donné, l'assemblée se séparait silencieuse ; les vedettes se repliaient, le blocus des patriotes était levé. A l'aube, toute trace de réunion avait disparu. Les cœurs étaient contents et fortifiés pour de nouvelles luttes.

Vers trois heures du matin, l'homme de Dieu repartait, souvent en sueur ; il regagnait son lieu d'asile, toujours en costume de mendiant, remportant sur ses épaules ses ornements sacerdotaux et son calice, " Il pleuvait quelquefois à verse, a-t-il raconté depuis, cependant je ne me suis jamais enrhumé et j'étais très heureux. "

" En ce temps-là, disait-il encore, j'étais tout de feu. Pendant deux ans je portai constamment sur moi le Saint Sacrement dans la crainte d'être appelé auprès de quelque malade, et parce que je n'avais point de maison où je pusse le laisser. J'administrais parfois six et sept personnes par nuit. Toute mon idée était, si l'on venait à me prendre, de communier en viatique. C'était là ma consolation. Plus d'une fois, pour éviter d'être inquiété, il m'est arrivé non sans succès de me mettre à la suite des patrouilles. Je sortais sans cesse. On me regardait tellement comme perdu qu'on tirait à la courte paille et qu'on abandonnait

au sort de décider qui m'accompagnerait. " Mais Dieu veillait sur le vaillant apôtre. *Justorum animæ in manu Dei sunt.*

Nul ne poussa plus loin la sainte audace du zèle que le P. Coudrin. Ses confrères voulaient l'obliger à imiter leur prudence, à se cacher, à renoncer souvent à célébrer les saints mystères. " Eh quoi ! répondait-il, je suis prêtre et je ne dirais pas la messe ! " Les fidèles avaient besoin des sacrements et il n'irait pas à leur secours ! Dieu bénit son zèle. Tandis que tant d'autres prêtres tombaient aux mains des révolutionnaires, l'abbé Coudrin ne fut jamais arrêté et ne compromit aucune des personnes qui lui donnaient asile. Citons quelques traits de protection vraiment admirable.

Un jour il se trouve à l'improviste face à face avec un gendarme qui le fixe et lui dit brusquement : " Ton nom, citoyen ? où vas-tu ? " L'abbé Coudrin se sent découvert. Il paie d'audace : " Je suis prêtre, dit-il, et n'ai pas fait le serment : agissez à mon égard comme il vous plaira. " Au lieu de l'arrêter, le gendarme lui procure une retraite sûre.

Une autre fois il administre une femme mourante. Au moment où il va lui donner le saint viatique, entre son mari, révolutionnaire ardent qui a juré mort aux prêtres. Sans perdre son calme, l'abbé Coudrin lui dit avec autorité : " Voici votre Dieu et le mien, mettez-vous à genoux et adorez-le ! " L'homme obéit, muet de saisissement, et le prêtre, après avoir exhorté pieusement la malade, se retire tranquillement.

Sa tête est mise à prix par les Jacobins auxquels il échappe sans cesse. Un jour il croise des soldats qui le cherchent : " Citoyen, lui disent-ils, n'aurais-tu pas vu Marche-à-terre ? " — C'était le nom sous lequel notre apôtre était connu. — " Je crois que oui, répond-il, se souvenant de saint Athanase, il n'y a qu'un instant il a passé par là. " Et il indique la rue qu'il vient de quitter.

Un jour il est reconnu par des révolutionnaires qui s'élancent à sa poursuite. Sur le point d'être pris, il se jette dans une maison dont la porte était ouverte. Une dame était au salon, jouant du clavecin. " On me poursuit, " dit le fugitif. Du geste elle lui indique une cachette où il fallait monter par une échelle. Il y arrive et n'a pas

eu le temps de tirer l'échelle que déjà les ennemis sont dans la maison, " Où est le prêtre qui vient d'entrer ici ? " s'écrient-ils. — " Je ne l'ai pas moi, répond la dame sans interrompre sa musique. Cherchez. " Ce calme les déconcerte. Néanmoins ils fouillent partout jusque dans les armoires. L'un d'eux remarque une trappe et veut y monter : " Imbécile, lui dit un autre, s'il était là, il n'aurait pas laissé l'échelle. " Et ils se retirent convaincus qu'il a échappé.

Une autre fois c'est une petite fille qui, toute fière d'avoir été à la messe, raconte partout qu'un prêtre l'a dite chez ses parents. La police l'apprend et une perquisition a lieu, L'abbé a le temps de se dérober.

On vient faire une visite domiciliaire dans une maison où il reçoit asile. Il se sauve dans la cave. Un des gendarmes y va tout droit, ferme la porte à clef et dit aux autres : " Cherchez partout, il ne pourra toujours pas se cacher dans la cave, car j'ai la clef. "

Après avoir travaillé longtemps à Montbernage, l'abbé Coudrin résolut d'entrer dans Poitiers. Le péril y était bien plus grand, mais la Providence dirigeait son serviteur. Il se présenta à la porte de la ville : " Qui vive ? " cria la sentinelle. — " Citoyen " répond l'homme de Dieu. Le corps de garde s'émeut : " N'ayez pas peur, leur dit le soldat de garde, c'est un bon citoyen " Et, s'approchant du prêtre, il lui dit tout bas : " Ah ! Monsieur, que vous l'avez échappé belle ! Vous ne rencontrerez pas toujours des sentinelles comme moi. " Et l'apôtre reconnaît un homme qu'il a confessé deux jours avant.

A Poitiers, le zèle de M. Coudrin put s'exercer sur un plus vaste théâtre. Un assez grand nombre de prêtres étaient cachés dans la ville. La plupart le prirent malgré sa jeunesse pour le directeur de leur conscience. D'autres qui avaient prêté le serment schismatique recoururent à lui pour se réconcilier avec l'Eglise. Les fidèles surent bientôt sa présence à Poitiers et rivalisèrent pour lui procurer des asiles et profiter de ses secours.

Une des œuvres qu'il eut plus à cœur, ce fut la visite des prisons. Les couvents ravis aux Religieux en tenaient lieu et étaient remplis des personnes les plus distinguées et les plus vertueuses, qui n'en sortaient ordinairement que pour aller à la mort. Il trouva moyen d'y pénétrer

en gagnant les concierges. Là, il entendait les confessions et distribuait la sainte Eucharistie qu'il portait toujours sur lui. Il poussa même l'audace jusqu'à célébrer la messe devant les captifs. Portant dans un sac les ornements et le calice, il escaladait les murs, et une personne sûre l'introduisait près des prisonniers. Une nuit, ils rencontrèrent au détour d'un corridor un administrateur révolutionnaire ardent, qui faisait sa ronde. La Providence l'assista encore et il put s'échapper en sautant le mur.

Mais Dieu avait de plus grands desseins en amenant M. Coudrin à Poitiers C'était là, et en pleine Terreur, qu'il allait jeter les fondements de sa Congrégation. De pieuses filles avaient formé une association en l'honneur du Sacré-Cœur. Elles vivaient retirées dans une maison où elles donnaient souvent asile à des prêtres proscrits, et où elles possédaient la divine Eucharistie. L'abbé Coudrin y allait souvent, disait la messe, prêchait, confessait. C'est là que commença la pratique de l'Adoration perpétuelle. L'initiative en fut à Mme Geoffroy, la Présidente de l'association, et depuis Religieuse de la Congrégation du Sacré-Cœur. Voici comme elle le raconte : " Un jour que l'on avait annoncé une perquisition domiciliaire très rigoureuse, étant devant Notre-Seigneur il me vint à l'esprit que si j'établissais à ses pieds deux adorateurs, il ne nous arriverait rien. Aussitôt fait que passé. Je mets de chaque côté de l'autel une petite chaise ; je me place sur l'une et fais mettre sur l'autre une de nos associées. Lorsque M. Coudrin vit cela, il demanda ce que c'était. Je lui dis la pensée que j'avais eue, ajoutant que nous étions prêtes à cesser s'il le jugeait à propos. Il approuva tout et nous continuâmes. Les dames du dehors se partageaient les heures du jour ; nous nous chargions des heures de la nuit, "

Le nombre des associées augmentant, elles durent changer de maison. Dans leur ferveur elles voulurent faire à Notre-Seigneur comme un cortège triomphal pour entrer dans son nouvel asile : " Notre bon Sauveur est venu ici en cachette, dirent-elles, emportons-le en procession. " Au milieu de la nuit, on se mit en marche. Les prêtres précédaient portant le Saint Sacrement, puis les associées deux à deux. Rien ne troubla cette cérémonie singulière, mais bien touchante.

( à suivre )

## SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

—><—><—><—  
No 43

### ADORATION SUR LA MORT

#### I. — Adoration.

Le terme de notre vie terrestre, la *station* première et dernière de notre rapide voyage en ce monde, c'est la mort. *Il a été décrété que tout homme mourrait une fois.* C'est le châtime universel et permanent. Personne n'y échappe. — Rien ne nous parle autant que la mort de la justice, de la puissance et de la souveraineté absolue de Dieu. Devant *ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue*, état de dissolution, de corruption, d'anéantissement par lequel nous passerons tous un jour, tôt ou tard, il ne reste qu'à s'écrier : *Dieu seul est grand !* C'est pourquoi vous avez voulu mourir, ô mon Jésus, et par votre mort exalter, autant que faire se peut, l'infinie majesté de votre Père ; c'est pourquoi vous gardez à jamais dans votre Eucharistie l'état de mort, encore bien que vous y soyez le Vivant aux siècles des siècles et la source de toute vie naturelle et surnaturelle.

Dans l'Hostie sainte, vous paraissez sans mouvement, sans volonté ; vous êtes comme un mort qu'il faut porter. Autour de vous règne un silence de mort ; votre autel est un tombeau. Aussi bien il renferme des ossements de martyrs. La croix le surmonte, la lampe l'éclaire comme elle éclaire les tombeaux ; le corporal qui enveloppe la sainte Hostie est un nouveau suaire. Quand le prêtre se dispose au Sacrifice, il porte des insignes de mort ; tous ses vêtements sacrés sont ornés d'une croix ; il la porte par devant et par derrière. Toujours la mort, toujours la croix : tel est l'état de l'Eucharistie considérée en elle-même.

Considérée comme sacrifice et comme communion, c'est encore la mort d'une manière plus sensible. Le prêtre prononce séparément sur la matière du pain et séparément sur le vin les paroles sacramentelles ; de sorte

que par la vertu précise de ces paroles, le corps devrait être séparé du sang, et c'est la mort. Si la mort n'arrive pas véritablement, c'est que l'état glorieux et ressuscité de Jésus-Christ s'y oppose : au moins prend-il de la mort tout ce qu'il peut ; il en prend l'état, nous le voyons comme l'agneau immolé pour nous.

Dans la communion s'achève la mort du Sauveur. Notre cœur devient son tombeau, car les saintes Espèces se dissolvent sous l'action de la chaleur naturelle, l'état sacramentel cesse : Jésus-Hostie ne se trouve plus en nous corporellement ; c'est la mort du Sacrement, la consommation de l'holocauste.

O mon Jésus ! en face du mémorial sacré de votre Passion et de votre mort, en souvenir du sacrifice que vous avez fait de votre vie avec tant de générosité pour restaurer la gloire de votre Père et pour nous prouver votre trop grand amour, j'accepte d'avance et de tout mon cœur la mort qui m'attend un jour ou l'autre, et toutes les circonstances qui l'accompagneront ; puisse-t-elle n'être pour moi que le déchirement du voile léger mais impénétrable des saintes Espèces qui recouvrent ici-bas votre humanité glorieuse !

## II. — Action de grâces.

La seule pensée de la mort est déjà un bienfait, puisqu'elle préserve du péché, selon la parole de l'Esprit-Saint : " Dans toutes vos œuvres, souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais. " — Mais pour les âmes d'élite le bienfait suprême de la mort, c'est qu'elle rend impeccables tous les vrais enfants de Dieu. Dès que sa main a touché leurs sens, ils ne peuvent plus jamais devenir les instruments du crime. — Quel bonheur d'être à jamais fixé en Dieu et en sa grâce, à l'abri des surprises du démon et de notre nature perverse !

Saint Paul nous dit encore que *la mort est la solde du péché*. De quelle consolation ne serions-nous pas remplis à cette pensée que, si nous acceptons généreusement, franchement la mort, en nous abandonnant à son action purificatrice, en disant avec Notre-Seigneur : *Père, je remets mon âme entre vos mains*, toutes les dettes que nous aurons contractées envers la justice divine par nos prévarications, si nombreuses et si graves soient-elles, tout sera soldé par cette bienheureuse mort, nous n'aurons plus rien à payer de l'autre côté !

Que d'autres bienfaits nous apporte la mort ! Le nombre est incalculable des malheureux qu'elle soulage, des captifs qu'elle délivre, des affligés qu'elle console. La mort, c'est le terme des épreuves ; la mort, c'est la fin d'un voyage périlleux. La mort ! c'est le ciel qui s'ouvre ! c'est le rêve des Saints exaucé ; c'est Dieu connu, adoré, aimé enfin de la bonne manière et possédé pour l'éternité. C'est le père et l'enfant, l'époux et l'épouse, les petits anges et leur mère qui se revoient et s'embrassent dans des transports de joie.

Oui, en vérité, pour qui sait comprendre les choses surnaturelles, *la mort est un gain, et bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur.*

Mais il s'agit de *mourir dans le Seigneur.* Et qui donc nous obtiendra cette faveur inexprimable ? C'est vous, ô mon bon Jésus, c'est votre Eucharistie donnée en viatique pour le voyage de l'éternité.

Merci, ô mon Dieu, de tant de consolations que vous nous réservez dans votre Sacrement d'amour pour le temps de la vie et surtout à l'heure de la mort !

### III. — Réparation.

La mort est la grande expiatrice, *la solde du péché.* Mais pour que cette œuvre de salut ait son effet plénier, pour que la mort soit vraiment le prélude d'une vie bienheureuse et éternelle, et non pas d'une seconde mort pire que mille et mille agonies, il faut qu'on s'y prépare, il est nécessaire qu'on l'accepte en union avec la sainte Victime du Calvaire et de l'autel.

Si nous comprenions mieux les choses de la vie surnaturelle, notre occupation et notre préoccupation constante serait de nous préparer à faire une bonne et sainte mort ; nous chercherions à réaliser à tout instant le conseil du divin Maître qui nous dit à tous : *Soyez prêts, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure ;* nous travaillerions, comme l'Apôtre, à mourir chaque jour à nous-mêmes et à nos inclinations mauvaises.

Or, le secret infailible de cette préparation à la mort se trouve dans la pratique intelligente et fervente de la vie eucharistique, c'est-à-dire d'une vie vraiment pieuse dans laquelle l'adoration et la communion tiennent la plus large place. Oh ! comme ils meurent en paix ceux qui se sont habitués à paraître si souvent devant la face

du Seigneur, dans le tête-à-tête de l'adoration, le cœur-à-cœur de la communion !

S'ils ont bien profité de leurs nombreuses communions, ils auront évité les péchés graves, ce qui est la plus grande des consolations à l'heure de la mort ; s'ils ont l'habitude de la communion quotidienne, le bon Maître ne pourra les priver du saint Viatique et, quand même ils mourraient subitement, ils offriront volontiers le sacrifice de leur vie en pensant à la communion du matin.

Demandons pardon à Notre-Seigneur de tant de péchés que nous avons commis parce que nous n'avons pas pensé à la mort et surtout parce que nous ne nous y préparons point par des visites fréquentes à Celui qui sera bientôt notre Juge, et par la communion fréquente, gage assuré de la gloire future.

#### IV. — Prière.

Que nous reste-t-il à vous demander maintenant, Seigneur, si ce n'est que nous mourions de la mort des justes ? — Pussions-nous, à l'heure de notre dernier soupir, réaliser pleinement la prière du prêtre qui nous aura assistés et donné le Viatique : " Je te recommande, frère bien-aimé, au Dieu tout-puissant... Que la douce et joyeuse vision de Jésus t'apparaisse et qu'il t'accorde une place parmi ceux qui entourent son trône !

" Qu'il te délivre de l'éternelle mort, le Christ qui a voulu mourir pour toi !

" Qu'il t'introduise dans les frais bosquets de son Paradis, le Christ, Fils du Dieu vivant !

" Qu'il te compte toujours au nombre de ses brebis, ce vrai Pasteur !

" Qu'il te pardonne tous tes péchés et qu'il te place à sa droite avec ses élus !

" Va et contemple ton Sauveur face à face ; demeure éternellement en sa présence, et que tes yeux ravis se plongent dans la claire vue de la vérité sans voile ! "

*Amen.*



ven  
sou  
U  
rait  
M  
trist  
ses :  
don  
L  
les l  
prés  
de l'  
ceva  
A  
et un  
tière  
Le  
récit  
laiss  
par l  
peler  
relev

Ma



ÉTAIT le premier soir de novembre. Après les solennités de la Toussaint, chacun regagnait son foyer et se dérobait à la hâte aux atteintes prématurées de l'hiver. Ce sombre visiteur arrivait en effet rapidement, comme pour célébrer les morts ; il était porté par un vent glacé, et, à son passage, les feuilles jaunies, derniers souvenirs du printemps, s'enfuyaient affolées.

Une immense tristesse envahissait la nature et préparait les âmes aux tristesses du lendemain.

Mais si tout était triste en cette soirée, rien n'était plus triste que les ruines de la vieille abbaye de Elsinghen avec ses arceaux brisés, son cloître désert, son cimetière abandonné.

Là, des milliers de moines avaient chanté jour et nuit les louanges de Dieu. Là, des abbés, à la mitre splendide, présidaient chaque matin les belles et grandes cérémonies de l'Église, et, appuyés sur leurs crosses puissantes, recevaient les hommages de tout un peuple.

Aujourd'hui, il ne reste plus que les débris de l'église et un clocher dont l'ombre couvre encore le vieux cimetière des moines,

Les paysans de la bourgade voisine viennent parfois réciter une prière à la croix de pierre de ce cimetière délaissé, et, dans le clocher, une cloche argentine, oubliée par les pillards de la Révolution, sonne encore pour appeler aux offices ; car la pauvre église du village, à peine relevée après nos désastres, ne possède ni cloche ni clocher.

\*\*\*

Maclou, sonneur et sacristain de cette pauvre église,

qui ne lui donnait aucun salaire pour sa double fonction, avait disposé les ornements de deuil pour la commémoration des morts ; il avait déployé en cette circonstance tout l'art de sa longue expérience et tout le zèle de sa dévotion ardente pour le Purgatoire : il entoura le catafalque vide de cierges neufs, contempla encore son ouvrage d'un air satisfait et partit vers le clocher du cimetière des moines ; il allait, à la tombée du jour, sonner le glas.

La vieille cloche des moines s'ébranla, et elle redisait, comme au siècle d'avant, à la contrée d'alentour :

*Priez, priez pour les trépassés !*

Et à chaque foyer, chacun se signa et répondit à la plainte de la cloche par un *De profundis*.

Ce soir, on n'entendit dans la bourgade ni chants ni rires ; quelle est, en effet, la famille qui n'ait à se souvenir d'une place laissée vide ?

La nuit devint complète sur les ruines du couvent. Tout était silencieux, et la triple couverture de mousse jetée par le temps sur les pierres sépulcrales ne permettait même pas d'entendre les pas d'un vieillard qui cheminait lentement. C'était le vieux prêtre desservant l'église, débris vivant échappé à la persécution. Il avait connu les derniers jours du monastère dont il était novice, et aujourd'hui il en gardait les ruines.

Ces moines d'autrefois avaient-ils toute la ferveur de leur état ? Nous ne savons ; mais ce vieillard avait certes l'ardeur de la jeunesse éternelle renouvelée chaque matin à l'autel : on l'appelait LE SAINT et l'on disait que parfois son front s'illuminait pendant sa prière.

L'ancien moine, au son du glas, avait récité les psaumes ; puis, attiré par son attrait mystérieux, bravant le froid de la nuit, il était venu jusqu'aux ruines prier pour ceux qui avaient été ses frères.

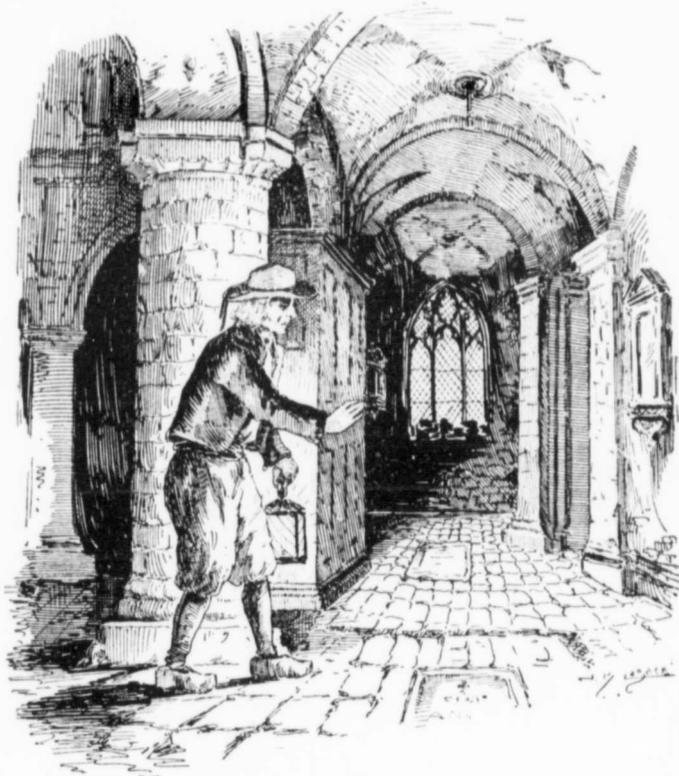
Il se prosterna devant les restes de l'autel, et évoquant le souvenir de tant de messes célébrées sur ces pierres brisées, il pria pour les moines trépassés ensevelis sous ces dalles et oubliés si complètement aujourd'hui.

Que de fondations pieuses faites là pour les défunts ! Combien de prières dues au purgatoire et qui ne se faisaient plus !

Le prêtre demandait au Seigneur, à cause de la charité

des fondateurs, d'ouvrir abondantes les sources de ses mérites et de faire revivre les secours que ces fondations devaient assurer aux âmes.

Cependant, l'heure avançait ; peu à peu les derniers feux s'étaient éteints ; les âtres étaient noirs ; le sommeil



avait fermé les paupières, et Maclou le sonneur sonnait, sonnait toujours.

— Sonne, sonne, Maclou, lui disait une voix intérieure ; plus tu sonneras, plus les morts obtiendront de prières.

Et plus il sonnait, debout sous l'ancien porche, plus il avait d'entrain : une force d'en haut le soutenait ; la fatigue ne l'envahissait point.

Qui donc devait-il éveiller pour la prière en cette nuit redoutable ?

Pendant il rêvait à ses morts, à ceux qu'il avait accompagnés, jeunes et vieux, riches et pauvres, au cimetière ; et le rythme cadencé de sa cloche, comme un sermon monotone, transforma ses idées en rêve.

— Mon tour viendra, disait-il lentement : j'ai passé la soixantaine. Seigneur ! faites que je sois prêt, quand sonnera mon heure.

Et sa tête s'inclina sur sa poitrine ; ses jambes s'affaïssèrent ; il glissa sur le pavé, laissant échapper la corde. Les derniers échos du glas expirèrent dans la brume.

Au pied de l'autel, le prêtre, en une sorte d'extase et tout rayonnant, priait ardemment ; il n'entendait plus aucun bruit de la terre ; il ne s'aperçut pas que le glas avait cessé, et il priait toujours.

L'horloge au loin tinta minuit ; la journée des morts commençait, et au dernier coup de l'heure un souffle mystérieux passa sur ce cimetière, comme celui qui étonna le prophète Ezéchiel. Un bruit étrange sortait des tombeaux silencieux.

La sombre plaine ondulait, comme un coin d'océan soulevé par la tempête ; les saules pleuraient ; les cyprès et les ifs agitaient leurs bras et semblaient demander assistance.

Il y eut des frôlements de linceuls, des chocs indéfinissables, comme ceux des sarments qui se déchirent.

Bientôt un sceptre se dégagea des tombes, puis un autre, un autre encore, dix, et cent, et mille à la fois.

Ces fantômes sortaient du cimetière, du cloître, des dalles du sanctuaire, de l'ossuaire ; ils avaient leurs robes de moines. Il y avait aussi des bienfaiteurs du couvent avec leurs habits du monde, quelques enfants de chœur en tunique blanche.

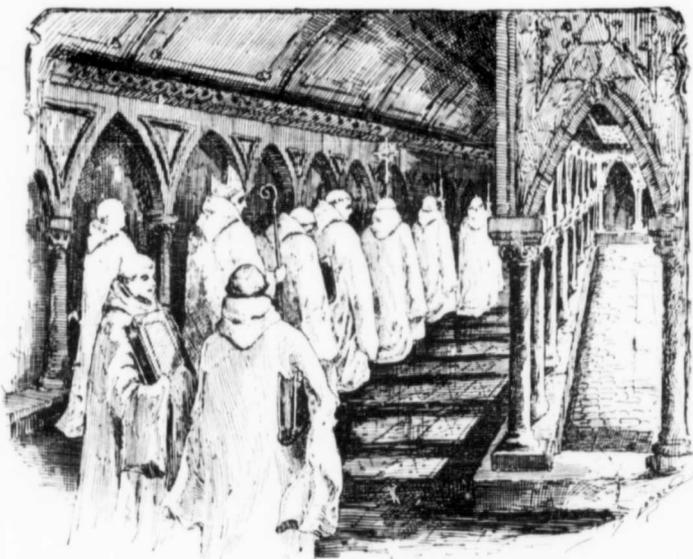
Peu à peu ils pénétrèrent tous dans la nef, elle les contient et en contient encore autant qu'il s'en présente ; ils prennent place au chœur, aux stalles, près des piliers brisés.

Le vieux prêtre priait toujours, et, chose merveilleuse ! ce spectacle terrible ne lui causait aucune frayeur. Au contraire, sa charité était plus ardente. Les saints vivent familièrement dans le monde surnaturel ; il comprit que, sous des formes sensibles, les âmes de son couvent solli-

citaient des suffrages de celui qui était toute la postérité de cette maison.

L'un des spectres avait la mitre et la crosse des abbés. Il s'avance vers le prêtre :

— Prêtre vivant du Dieu vivant, lui dit-il avec autorité, au nom de Jésus-Christ, prends ces ornements, ce



calice, et offre à l'autel le sacrifice pour les morts qui t'entourent.

L'autel était paré, les cierges allumés, les ornements disposés.

Un frémissement de bonheur parcourut cette foule quand l'ancien moine, obéissant comme autrefois, revêtit les ornements et lorsqu'il commença au pied de l'autel : *Introibo ad altare Dei* ; mais, dans cette foule, nul ne put lui répondre : le sacrifice des vivants ne peut être servi par les morts.

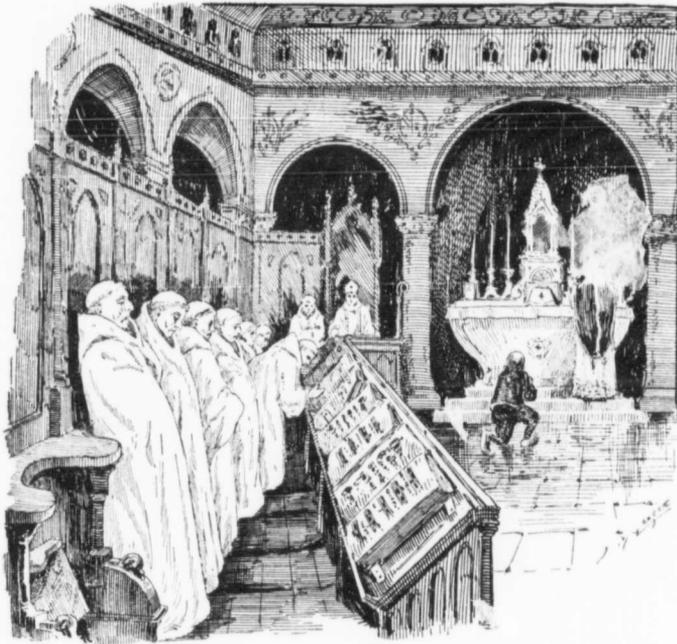
— *Introibo ad altare Dei*, répétait plus fort le prêtre, et rien ne rompait le silence.

L'anxiété envahissait déjà l'assemblée, et un regret lamentable succédait à l'espoir ; le sacrifice qui leur était accordé, ne pourrait s'accomplir.

Maclou cependant dormait : les pas des morts ne réveillent pas les vivants ; il n'avait rien entendu de ce frémissement terrible qui avait accompagné l'entrée de tant de spectateurs ; mais lorsque le prêtre eut répété une troisième fois et plus fort encore :

*Introibo ad altare Dei.* Maclou se réveilla.

Il vit l'église remplie, le prêtre seul à l'autel, et, sans



discuter, il comprit que son curé l'attendait, et d'une voix forte il répondit selon sa coutume :

— *Ad Deum qui lætificat juventutem meam.*

Et traversant la foule, il vint servir une messe comme il n'en avait jamais vu.

Au *Dies iræ*, des voix aux ineffables accents firent entendre des chants inconnus ; un orgue touché par une main d'outre-tombe lança des gémissements et des tonnerres terribles. Les arceaux de granit des voûtes et les colonnes sous les ogives vibraient à l'unisson, comme les cordes d'une harpe sublime.

Le silence se fit ; l'Hostie s'éleva lentement, puis le calice, et tous adoraient. Quand ils relevèrent leurs fronts, un sourire passa sur la tristesse de leurs visages, et des anges apparurent qui venaient les marquer chacun avec le sang du calice.

Bientôt le prêtre, se tournant vers le peuple, prononça : *Requiescant in pace!*

*Amen!* répondit Maclou, et aussitôt la vision disparut ; les cierges s'éteignirent : l'autel était nu et ruiné, les tombeaux silencieux, et dans les profondeurs du ciel on vit les âmes s'élever comme de radieuses



étoiles ; c'était le moment où le prêtre achevait le dernier évangile : — *Et vidimus gloriam ejus plenum gratiæ et veritatis.*

— *Deo gratias!* répondit le servent.

Il n'y avait plus que l'abbé qui avait ordonné au moine vivant de célébrer ; il s'approcha majestueusement, orné de la mitre blanche et de la crosse noire, bénit le célébrant et se tournant vers Maclou ;

— Mon fils, vous nous avez assistés pour servir la messe dans laquelle la miséricorde de Dieu a résumé les

grâces de toutes les fonctions supprimées par l'enfer ; le Seigneur nous permet, pour vous récompenser, de vous emmener avec nous au ciel.

Et de sa main glacée, plus froide que l'hiver, l'abbé lui touchait le front...

— Et moi, ne voulez-vous point m'emmener, demandait le célébrant ?

— Non ; tu dois encore ouvrir le ciel à d'autres qui n'ont pu nous suivre, et tu dois accroître le nombre de ceux qui te recevront là-haut.



Le lendemain les habitants appelés par leur saint curé, venaient chercher le vieux Maclou qui était mort en sonnant le glas dans la nuit des trépassés.

On chanta l'office des morts, et, sous ce catafalque vide qu'il avait si bien orné la veille, son corps seul reposait en paix : car son âme avait suivi les Bienheureux.



## Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

### Madeleine de Chauvigny de la Peltrie



Ly aura deux cent trente ans le dix-huitième jour de novembre que la fondatrice du monastère des Ursulines à Québec est allée recevoir la récompense de toute une vie consacrée au service de Jésus-Christ et de ses membres souffrants. Nous voyons en cette illustre dame non-seulement une bienfaitrice de notre Canada, mais aussi une servante du Dieu de l'Eucharistie, et c'est sous ce dernier titre que nous la présentons au lecteur.

A peine avait-elle mis le pied sur la terre canadienne que la digne compagne de Marie de l'Incarnation voulut s'approcher de la sainte Table afin de puiser, dans la manducation d'une chair divine, la force de poursuivre sa sublime mission. Elle prit part au banquet eucharistique en compagnie du gouverneur et de quelques sauvages et

versa des larmes de joie à la vue du recueillement des bons néophytes.

Le jour de Noël 1640, elle se rendit à Sillery, pour entendre la messe de minuit au milieu de ses chers sauvages. Pendant le saint sacrifice, elle fit chanter des cantiques en leur langue, par quelques-unes de ses élèves qui l'avaient accompagnée, et tous ces braves gens reprenaient les strophes qu'ils chantaient les uns après les autres.

Il ne faut pas oublier que Madame de la Peltrie fut la première communicante à la messe qui fut dite au sommet du Mont-Royal, lors de l'érection de la croix par Monsieur de Maisonneuve. Sa piété ne lui laissait perdre aucune occasion d'honorer Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement de l'autel.

Elle entonna son *Nunc dimittis* dans une lettre adressée au Père Le Jeune touchant les dispositions des jeunes *séminaristes* à l'égard de la sainte communion :

..... " Je vous confesse, mon Révérend Père, que j'ay  
" le cœur tout ravy de les voir dans de si belles dispo-  
" sitions, de sorte que quand il plaira à la divine Provi-  
" dence de me retirer de ce monde, je suis satisfaite, puis-  
" que sa divine miséricorde commence à reluire sur nos  
" petits *séminaristes* et qu'il semble agréer nos petits  
" travaux. "

Elle avait exprimé dans son testament le vœu que son cœur fût placé dans une petite caisse de bois, non rabotée, enveloppé seulement de terre mêlée avec de la chaux vive, et que, dans cet état, il fût livré aux Pères jésuites comme marque du respect et de l'affection qu'elle avait toujours eus pour leur sainte compagnie, pour être posé et enterré sous les marches de l'autel de leur église, où repose le saint Sacrement, afin qu'il fût consommé et réduit en poussière aux pieds de la divine Majesté.

Au dessus de cet autel était suspendue une lampe d'argent, don de Madame de la Peltrie, et pour l'entretien de laquelle elle avait fourni une certaine somme. La lampe vivante avait cessé de brûler, mais celle-ci devait perpétuer au pied du tabernacle son amour et sa foi.

MARIE AYMONG.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 14 Novembre, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



Chorus - animato

laisse mon cœur pénétrer sous ton ombre *f* Fuyez au

son d'a... Fuyez au

Fuyez au

*dolce*

Près de Jésus la nuit, c'est la lumière, Là le silence a d'éloquents voix.

Le vide est plein de la beauté première, Le marbre et l'or ont cessé d'être froids.

*fff*

Laisse mon cœur pénétrer sous ton ombre,  
 Ferme sur moi tes gonds mystérieux ;  
 Tes pavillons pour moi n'ont rien de sombre,  
 Ton dôme étroit je le compare aux cieux.

Près de Jésus la nuit, c'est la lumière,  
 Là le silence a d'éloquents voix.  
 Le vide est plein de la beauté première,  
 Le marbre et l'or ont cessé d'être froids.

jour Adieu plai-ser Adieu jou e phi me-re  
 jour Adieu plai-ser Adieu A...  
 jour A----- dieu plai--  
 Il me suf-fit Il me suf-fit mon pre-sen-tee d'a-mour  
 dieu Il me suf-fit mon pre-sen-tee d'a-mour  
 sa Il me suf-fit mon pre-sen-tee d'a-mour

Je te reçois, divine Eucharistie,  
 Unique objet de mes chastes amours,  
 Mais mon bonheur s'écoule avec l'Hostie  
 Et je ne puis te posséder toujours !

Pour adoucir la rigueur de l'absence  
 A ton autel j'apporte un seul désir :  
 Vivre de foi, d'amour et d'espérance  
 Auprès de toi jusqu'au dernier soupir.

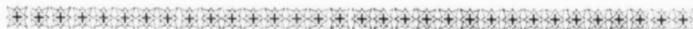
## L'Eucharistie et le Sacerdoce



 E triste état des églises protestantes, leur décadence de plus en plus manifeste, inspirent parfois à leurs membres les plus éminents des aveux d'une terrifiante sincérité. Voici ce qu'écrivait naguère l'évêque protestant de Fond du Lac, aux Etats-Unis, mettant à nu avec une bonne foi digne d'éloges deux des plaies vives qui rongent et qui tueront finalement la vie chrétienne chez toutes les sectes séparées de Rome. On remarquera le bel hommage rendu au clergé catholique, et l'influence attribuée à l'Eucharistie dans l'éclosion des vertus qui le distinguent :

“ Nous devons produire des fruits de repentance ; nous devons, avant d'espérer une réponse à nos prières, nous examiner comme Eglise, et, découvrant nos fautes, en entreprendre la réforme. Nous devons nous tourner vers Dieu comme Israël au temps d'Esdras, et nous avons besoin de le faire. Mais nous pourrions commencer par mettre de côté pour un temps quelques-unes de nos prétentions. Nous trouverions peut-être un remède à nos péchés à considérer de combien d'autres corps religieux nous surpassent. N'y a-t-il pas un grand manque de dévouement, d'esprit de sacrifice, et dans notre clergé, et dans notre communauté laïque ? Le clergé catholique romain renonce au mariage, et en règle générale, il est fidèle à son vœu de célibat. A quoi l'Eglise épiscopaliennne oblige-t-elle ses ministres à renoncer ? Entre-t-on dans son clergé pour y mener une rude vie de sacrifice ? Encore : les prêtres romains disent leur Office chaque jour : ils doivent consacrer une heure, une heure et demie à cette prière. Notre Manuel à nous, nous demande la prière du matin et du soir. Mais le clergé Américain n'est pas un clergé qui prie. Un bon nombre se contentent d'une courte formule de prière en famille, s'ils ont une famille, et de quelques invocations matin et soir. Encore : l'Eglise Catholique romaine honore la Présence de Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement. Nous nous querellons à son

sujet ; nous paraissions en avons peur. Pour moi, je suis d'avis que l'Église Catholique romaine est très chère au Christ et qu'elle est bénie par Lui, surtout à cause de l'esprit de sacrifice de son clergé, et de l'amour et honneur qu'elle rend à Jésus dans le Saint Sacrement. "



### ↳ TRAITES ET EXEMPLES ◀

**Une leçon donnée par le Curé d'Ars.** — De très bonne heure, un matin de l'année 1845, on vint offrir à Mlle Etiennette Poignard une place dans une voiture qui partait pour Ars. Habitante Mercy, près Villefranche, très pieuse et admise à la communion fréquente, cette personne avait eu le bonheur de voir assez souvent le saint Curé et de se confesser à lui. Quoique prise à l'improviste, elle accepta la proposition et partit.

Arrivée à Ars, elle va directement entendre la messe de M. Vianney et au moment de la communion s'agenouille à la sainte table. Le Curé d'Ars distribue l'Eucharistie aux personnes présentes, et lorsqu'il se trouve devant Mlle Poignard, il prend la sainte Hostie, la soulève au-dessus du ciboire, commence à réciter la formule : *Corpus Domini nostri...*, puis, sans l'achever, demeure immobile.

On ne saurait raconter l'angoisse intérieure de Mlle Etiennette. Interdite, ne sachant que penser, elle se met à réciter intérieurement, dans son cœur, les actes de foi, d'espérance et de charité. Lorsqu'elle les a terminés, le Vénérable Curé sort de son immobilité et la communie comme les autres.

Mais le trouble persistait dans cette âme. Pourquoi cet arrêt ? Quelle est la raison d'une telle attitude ? Que signifie la gravité sévère du célébrant ? La visiteuse s'efforce d'aborder un instant Mr Vianney. Elle le questionne et reçoit cette réponse :

— Quand on n'a pas fait sa prière du matin et qu'on a été dissipé tout le long de la route, on n'est pas trop disposé à faire la sainte Communion !

Ce fut un trait de lumière. En effet la rapidité du départ avait fait omettre l'élévation matinale du cœur vers Dieu, et les conversations, dans la voiture, n'avaient guère aidé à la compensation d'un pareil oubli. La coupable en ressentit une confusion d'autant plus profonde que, n'ayant pas entretenu M. le Curé avant la messe, celui-ci ne pouvait avoir connaissance de son état intérieur que par intuition surnaturelle.



❖ LA COMMUNION MIRACULEUSE ❖  
de Saint Stanislas Kotska

